

COMMUNICATION

VERS UNE ARCHÉOLOGIE DU SAVOIR EN ISLAM :
LA MÉTHODE DE TRAVAIL D'AL-MAQRĪZĪ, HISTORIEN DU XV^e SIÈCLE,
PAR M. FRÉDÉRIC BAUDEN

Vers une archéologie du savoir

Où, quand et comment un auteur conçoit-il l'idée d'écrire un ouvrage sur un sujet donné ? Comment collecte-t-il les matériaux qui seront nécessaires à l'élaboration de sa pensée ? De quelle manière organise-t-il les notes résultant de ses lectures ou de sa réflexion ? Comment manipule-t-il ses sources, cette action pouvant s'entendre dans un sens mélioratif ou péjoratif ? Prépare-t-il des résumés, opère-t-il des sélections, sélectionne-t-il des citations et si oui, selon quels critères ? Utilise-t-il des fiches qu'il peut ensuite ordonner selon certains éléments ? Comment exploite-t-il ces matériaux et en quels termes : les siens ou ceux de sa source ? Quand et comment l'ouvrage est-il finalement publié ? Arrivé à ce point, l'auteur a-t-il encore la possibilité d'introduire des corrections ? Toutes ces questions et les réponses qui y seraient données permettraient de nourrir la réflexion sur le processus d'écriture, dans toute sa complexité, c'est-à-dire depuis le moment où un auteur envisage de composer un ouvrage sur un sujet donné jusqu'à celui où ce dernier est publié et distribué. Or, ce processus reste un des concepts du savoir, quel que soit le domaine considéré, les moins compris et étudiés. À ce titre, il ne peut qu'éveiller la curiosité du chercheur soucieux tant du contenu d'un écrit que de son histoire et de son mode de création.

Dans un compte rendu de l'édition critique d'un brouillon des *Ḥiṭaṭ* de l'historien égyptien al-Maqrīzī, publié en 1997¹, Thierry Bianquis déclarait : « Quand j'avais travaillé sur ce texte à la BN [ms. Ar. 2144, *al-Ta'rīḥ al-muqaffā al-kabīr*], j'avais pensé que toute une archéologie du savoir historique pourrait être reconstituée en analysant ce type d'écrit et en travaillant en même temps sur l'usage qu'avait fait al-Maqrīzī, dans l'*Itti'āz al-Ḥunafā'*, du manuscrit

1. Dans *Bulletin critique des Annales islamologiques* 13, 1997, p. 158 (compte rendu de al-Maqrīzī, *Musawwadat Kitāb al-Mawā'iz*, A. F. Sayyid (éd.) [Londres, 1995]).

d'al-Musabbihī que nous avons publié et qui porte une mention de sa main en première page indiquant qu'il l'avait utilisé ». Thierry Bianquis ne disait mot sur les techniques et la méthode à suivre pour mener à bien une telle enquête. Toutefois, l'idée de reconstituer la méthode de travail de savants médiévaux, en particulier dans le domaine de l'histoire, était lancée. Cette archéologie du savoir, historique en l'occurrence, n'était qu'un lointain écho de l'ouvrage homonyme de Michel Foucault², dont les buts étaient sensiblement différents. Là où Foucault analysait le savoir dans une perspective épistémologiste, l'archéologie du savoir, telle qu'ébauchée par Bianquis, devrait s'attacher à étudier, à exhumer les techniques, les méthodes mises en place par les historiens de l'époque médiévale pour rédiger leurs ouvrages : en somme, retracer le processus de création de l'historien. Le premier terme, « archéologie », garde ici tout son sens de science où la technique reste fondamentale : là où l'archéologue fouille un terrain à la recherche des traces laissées par les humains d'une période donnée, en s'enfonçant dans les différentes couches, l'archéologue du savoir n'a d'autre recours que de mettre à profit le résultat tangible de l'activité du savant, à savoir ses manuscrits. Idéalement, cette catégorie devrait représenter plusieurs strates de la méthode de travail. On y trouverait des manuscrits de l'état final de l'ouvrage, tel qu'il fut publié par l'auteur (*mubayyada*), sans négliger les témoins des brouillons préparatoires (*musawwada*), parfois représentatifs des multiples états de la rédaction. Des traces des résumés ou des extraits (*mukhtaṣar*, *mukhtār*, *muntaqā*, etc.) réalisés par le savant à partir des sources qu'il a lues en vue de rédiger son ouvrage apporteraient aussi une aide indéniable en ce sens, sans parler de ses carnets de notes (*tadhkira*, *majmū'*, *ta'līq*). Tous ces témoins devraient être des holographes afin d'éviter les erreurs inévitables dans le processus de la copie ou la perte d'informations aussi sensibles que la disposition du texte original (ajouts marginaux, notes insérées). Enfin, outil indispensable à plusieurs points de vue, la bibliothèque du savant, que les ouvrages aient été sa propriété personnelle ou empruntés, fournirait un élément de comparaison sans pareil pour analyser le résultat de ses lectures. Les livres en question devraient porter la preuve irréfutable (une marque de possession ou une note de lecture) qu'ils passèrent bien entre les mains dudit savant. Des témoignages directs ou indirects sur la

2. M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, 1969.

méthode de travail du savant viendraient élargir l'éventail des sources soumises à une telle analyse : il pourrait s'agir d'une description ponctuelle fournie par le savant lui-même ou par un de ses disciples. Autant d'éléments qui paraissent aller de soi et qui ne posent guère de difficultés si on étudie la méthode de travail d'un auteur contemporain. Cependant, plus on remonte dans le temps, plus cette liste de prérequis s'assimile à vouloir décrocher une étoile.

Rien de surprenant à ce que ce domaine ait été peu exploré jusqu'ici, en particulier pour la civilisation arabo-musulmane. Et pourtant, ne s'agit-il pas d'une civilisation où la production livresque a été l'une des plus riches de l'histoire de l'humanité ? Ainsi, on ne compte plus les centaines de milliers de manuscrits qui nous sont parvenus à partir du X^e siècle en faisant abstraction du texte coranique et des fragments sur papyrus – et encore ces survivants ne représentent-ils qu'une infime portion de ce qui a été produit sur quelque quatorze siècles. Il y a là un paradoxe d'autant plus frappant quand on sait que les mystères de la production littéraire à l'époque de l'Antiquité, de la conception à la publication, ont été percés récemment³. Sur la base des témoignages directs et indirects glanés dans les ouvrages conservés et des rares manuscrits exhumés pour cette époque, T. Dorandi est parvenu à retracer, avec une acribie digne de la meilleure philologie classique, les différents procédés mis en œuvre par les auteurs antiques pour composer leurs ouvrages dans les formes les plus variées de la littérature. Si les rares œuvres remontant à l'Antiquité ont permis à un chercheur d'analyser le *modus operandi* des auteurs qui les avaient composées, on comprend mal pourquoi cet aspect de la recherche n'a pas suscité un plus vif engouement auprès des arabisants. Cet apparent désintérêt est peut-être à mettre en relation avec le nombre relativement important de manuscrits conservés pour la civilisation considérée. Cette importance en devient écrasante et on ne sait par quel bout commencer, alors que les autographes – une catégorie de manuscrits que les antiquisants ne peuvent envisager qu'avec peine – ne font pas défaut, que nombreux sont les résumés et que les carnets de notes ou manuscrits de travail resurgissent au gré des découvertes. La méthode de travail des savants musulmans a bien attiré l'attention de l'un ou l'autre chercheur, mais leurs efforts n'ont guère suscité d'intérêt. Il s'agissait souvent de recherches basées sur les témoignages directs ou

3. Voir l'éclairante étude de T. Dorandi, *Le stylet et la tablette : dans le secret des auteurs antiques*, Paris, 2000.

indirects, rarement sur les manuscrits eux-mêmes. Dans ce cadre, il faut citer l'étude pionnière de F. Rosenthal qui, dès 1947, publiait un ouvrage⁴ tout entier consacré aux techniques de rédaction en Islam classique sur la base des informations recueillies dans des traités rédigés à cet effet ou dans les œuvres d'auteurs qui y révélaient l'un ou l'autre aspect de leur méthode. En règle générale, les auteurs ont laissé peu d'éléments qu'on pourrait considérer comme de véritables descriptions de leur méthode. Un des exemples les plus parlants dont F. Rosenthal n'avait pas eu connaissance concerne le savant chiite du XIII^e s. Ibn Ṭāwūs (m. en 1266). Dans deux de ses livres, celui-ci nous a transmis des détails précis sur sa façon de composer ses ouvrages et qui peut être résumée comme suit :

« Ibn Ṭāwūs explique qu'il était trop occupé par des affaires diverses que pour pouvoir travailler selon la méthode traditionnelle. Au lieu de cela, il avait recours aux services d'un copiste (qui semble avoir fait partie de la maisonnée pendant toute la durée de l'élaboration de l'ouvrage : *kāna 'indanā nāsikh*). Le copiste était employé de la manière suivante : (a) Ibn Ṭāwūs mettait par écrit ses idées sur des morceaux de papier (*ruqay'āt*) que le copiste recopiait immédiatement ; (b) quand il faisait des citations tirées d'ouvrages, Ibn Ṭāwūs dictait directement au copiste à partir de l'ouvrage ou lui montrait le passage qu'il voulait voir cité et le copiste le mettait par écrit. Tout ceci implique la nécessité d'avoir recours à un brouillon préliminaire. Les feuillets individuels qui résultaient du travail du copiste ne suivaient aucun ordre précis et pouvaient être assimilés à des fiches. L'étape suivante consistait à ce qu'Ibn Ṭāwūs prit chaque feuillet (*qā'ima*) et en transcrivît le texte à l'endroit voulu dans la version finale de l'ouvrage, sans doute après révision »⁵.

Ce passage, d'une précision remarquable, met en avant l'emploi d'un copiste et l'utilisation de fiches qui pouvaient être réorganisées pour produire le résultat final. De telles descriptions restent toutefois rares. Quoi qu'il en soit, la première tentative de théorisation menée par F. Rosenthal est restée lettre morte. Les études qui ont suivi se sont surtout concentrées sur la question des sources (*Quellenuntersuchungen*), négligeant complètement les manuscrits autographes des auteurs examinés à la loupe. La découverte d'un carnet de notes est venue relancer la question de la méthode de travail en Islam, permettant de l'aborder non pas seulement sur base des données directes et indirectes, mais aussi et surtout des manuscrits. Identifié en 1997

4. F. Rosenthal, *The Technique and Approach of Muslim Scholarship*, Rome, 1947.

5. Voir E. Kohlberg, *A Medieval Muslim Scholar at Work : Ibn Ṭāwūs and His Library*, Leyde-New York-Köln, 1992, p. 86.

comme un manuscrit holographe de l'historien égyptien al-Maqrīzī, ce volume est venu s'ajouter à une vaste collection de manuscrits écrits de la main de cet emblématique historien du XV^e s. et qui fait de cet auteur un remarquable sujet d'étude puisque tous les témoins matériels que le chercheur peut espérer analyser y sont représentés.

Ainsi compte-t-on pas moins de vingt-trois manuscrits autographes conservés dans diverses bibliothèques à travers le monde, dont sept volumes de brouillons⁶ et deux carnets de notes⁷, le tout totalisant un peu moins de cinq mille feuillets⁸. À ceux-ci, il faut ajouter les dix-huit manuscrits attestés des sources consultées par al-Maqrīzī – six en tout –, où ce dernier a laissé une note de lecture, généralement sur la page de titre, précisant à quelle date il avait tiré profit de l'ouvrage⁹. Grâce à tous ces éléments, il est donc permis de reconstituer la bibliothèque de ce savant considéré comme l'un des plus grands historiens que la civilisation musulmane ait produits¹⁰, mais aussi de percer le secret de sa méthode de travail. L'archéologie du savoir peut ainsi être mise en œuvre en faisant appel à des sciences, parfois jeunes, telles la paléographie, la codicologie et la critique littéraire.

Le carnet de notes, conservé à l'Université de Liège (ms. 2232) et qui se compose de 205 feuillets, n'a pas été sans poser des problèmes d'identification multiples¹¹. L'attribution à al-Maqrīzī a pu être confirmée grâce à la comparaison de l'écriture de ce dernier avec celle qui apparaît dans les nombreux autographes cités plus haut. Cette authentification ne résolvait pas le problème de l'identification des textes. Très vite, il est apparu que ce manuscrit ne contenait

6. Deux volumes de *Kitāb al-Mawā'iz wa-l-i'tibār* (Istanbul, Topkapı Saray, mss E. Hazinesi 1405 et Hazine 1472), cinq volumes d'*al-Ta'rīḥ al-muqaffā al-kabīr* (Leyde, Universiteitsbibliotheek, mss Or. 1366/a, 1366/b, 3075, 14533 ; Paris, BnF, ms. ar. 2144).

7. Outre le *codex leodiensis*, il apparaît désormais que le manuscrit autographe suivant, conservé à Alexandrie, faisait partie d'un carnet de brouillon : Bibliotheca alexandrina, ms. Ta'rīḥ 2125 (anciennement à al-Maktaba al-baladiyya).

8. Voir la liste dans F. Bauden, « Maqriziana II : Discovery of an Autograph Manuscript of al-Maqrīzī : Towards a Better Understanding of His Working Method, Analysis », *Mamlūk Studies Review* XII, 2008, p. 115-116.

9. Voir dans la liste dans *ibid.*, p. 117-118.

10. Sur la personnalité de cet historien et sa place dans l'historiographie arabo-musulmane, voir F. Rosenthal, « Al-Maqrīzī », dans *Encyclopédie de l'Islam*, VI, 1991, p. 177-178 ; N. Rabbat, « Who was al-Maqrīzī ? A Biographical Sketch », *Mamlūk Studies Review* VII.2, 2003, p. 1-19 ; F. Bauden, « al-Maqrīzī », dans *The Encyclopaedia of the Medieval Chronicle*, sous presse, (Leiden-Brill).

11. Pour une description du manuscrit, voir F. Bauden, « Maqriziana I : Discovery of an Autograph Manuscript of al-Maqrīzī : Towards a Better Understanding of His Working Method, Description : Section 1 », *Mamlūk Studies Review* 7, 2003, p. 21-68 ; Idem, « Maqriziana I : Discovery of an Autograph Manuscript of al-Maqrīzī : Towards a Better Understanding of His Working Method, Description : Section 2 », *Mamlūk Studies Review* X.2, 2006, p. 81-139.

aucun écrit personnel d'al-Maqrīzī¹², mais qu'il se composait plutôt de résumés d'ouvrages que cet auteur avait lus, auxquels s'ajoutaient des notes éparses, situées à la fin des résumés ou dans les marges et prises au hasard de ses lectures – au total, quelque soixante et onze numéros. De là à conclure que le *codex leodiensis* représente un des exemplaires des carnets de notes de cet illustre historien, il n'y avait qu'un pas à franchir. Les résultats auxquels nous sommes arrivé confirment bien cette hypothèse (voir *infra*). Contrairement à ce que l'on pourrait croire, al-Maqrīzī n'était pas un cas particulier en cette matière. De nombreux témoignages manuscrits nous sont parvenus pour d'autres savants et écrivains qui démontrent que le carnet de notes faisait partie intégrante du cabinet de travail du savant en Islam. Les bibliothèques en ont fort heureusement conservé quelques exemplaires qui n'ont qu'insuffisamment attiré l'attention jusqu'à présent¹³. La plupart du temps, les auteurs y font référence eux-mêmes en les appelant *taḍkira* (mémoire). À côté de ces manuscrits qui sont explicitement définis par ce terme, il existe un nombre incalculable de résumés de textes indépendants qui n'étaient pas nécessairement destinés à la diffusion, mais bien à rester des outils de travail personnels, et que l'on retrouve sans qu'ils portent le titre de *taḍkira*¹⁴.

Les remarques sur le *modus operandi* d'al-Maqrīzī qui vont suivre découlent de l'état actuel de nos recherches¹⁵. Le travail d'analyse qui est en cours affinera inmanquablement ces résultats.

En dépit du soin apporté par al-Maqrīzī pour écrire ses résumés (en général, l'écriture est soignée, la page réglée), il apparaît indubitablement qu'il résumait au fur et à mesure qu'il lisait sa source. Le seul moyen d'en obtenir la certitude consiste à procéder à une collation du résumé avec la source, pour autant que celle-ci ait été conservée. Le résumé du *K. 'Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*

12. À l'exception peut-être de la biographie figurant aux fol. 187 r°-191 v°, qui pourrait correspondre à un premier stade de rédaction. Voir Id., « Maqriziana I/1 », *op. cit.* n. 11, p. 66-68.

13. Citons, en particulier, la *Taḍkira* d'Ibn al-'Adīm (m. 1262) (Ibn al-'Adīm, *Al-Taḍkira : The Literary Notebook*, F. Sezgin, E. Neubauer, F. Ibn Faghūl (éd.), Francfort, 1992 : facsimilé de Le Caire, Dār al-Kutub, ms. Adab 2042) ; la *Taḍkira* d'al-Ṣafadī (m. 1363), voir C. Brockelmann, *GAL*, vol. II, p. 32 et *Supplementband*, vol. II, p. 28 ; la *Taḍkira* d'al-Nahrawālī (m. 1580-1), voir la publication suivante basée sur une partie de ce carnet de notes : R. Blackburn, *Journey to the Sublime Porte : The Arabic Memoir of a Sharifian Agent's Diplomatic Mission to the Ottoman Imperial Court in the Era of Suleyman the Magnificent. The Relevant Text from Quṭb al-Dīn al-Nahrawālī's al-Fawā'id al-sanīyah fī al-riḥlah al-Madanīyah wa al-Rūmīyah*, Beyrouth, 2005.

14. Voir, par exemple, D. C. Reisman, « A Holograph MS of Ibn Qāḍī Shuhbah's "Dhayl" », *Mamlūk Studies Review*, 2, 1998, p. 45.

15. Voir en particulier F. Bauden, « Maqriziana II », *op. cit.*

d'Ibn Abī Uṣaybi'a (m. 1270)¹⁶ en fournit un exemple éclairant. Dans la biographie consacrée à Socrate, Ibn Abī Uṣaybi'a évoque les raisons de son empoisonnement et les personnes qui en étaient responsables. Voici le passage en question mis en parallèle avec le résumé qu'en a donné al-Maqrīzī :

Ibn Abī Uṣaybi'a (p. 45)

« *fa-lammā 'alima al-ru'asā' fī waqtihi min al-kahana wa-l-arākina mā rāmahu min da'watihi wa-anna ra'yahu nafy al-aṣnām wa-radd al-nās 'an 'ibādatihā shahidū 'alayhi bi-wujūb al-qatl wa-kāna al-mūjibūn 'alayhi al-qatl quḍāt Athīnis al-ahad 'ashar wa-suqīya al-summ alladhī yuqāl lahuqūnyūn li-anna al-malik lammā awjaba al-quḍāt 'alayhi al-qatl sā'ahu dhālik wa-lam yumkinhu mukhālafatuhum* »

al-Maqrīzī

« *fa-aftā ru'asā' al-kahana wa-l-arākina wa-hum quḍāt Athīnis al-ahad 'ashar bi-qatlihi fa-sā'a al-malik dhālik wa-lam yumkinhu mukhālafatuhum* ».

Ce passage fait immédiatement apparaître la manière dont al-Maqrīzī parvient à résumer en quelques mots l'essentiel du contenu donné par sa source. Plus important encore, il confirme que le processus d'écriture, et par conséquent d'abrègement, intervient simultanément à celui de la lecture, lecture qui ne peut qu'être progressive en fonction de la segmentation du texte. La partie soulignée dans le texte d'al-Maqrīzī indique que ces mots figurent dans la marge du manuscrit (fig. 1).

À première vue, la question qui se pose est de savoir s'il s'agit d'une addition marginale, faite *a posteriori*, au moment d'une relecture, si celle-ci est personnelle ou identifiable dans la source. La collation apporte une réponse sûre à la partie finale de cette question puisque les mêmes mots y apparaissent. Toutefois, l'information qu'ils véhiculent n'est donnée dans la source qu'après la première phrase, qui est relativement longue (24 mots). Cette même phrase, al-Maqrīzī l'a lue avant de la résumer en cinq mots, mais il s'est arrêté au bout de celle-ci avant de mettre par écrit, dans ses propres termes, le résultat de son interprétation. Reprenant sa lecture, il a alors découvert l'identité des personnes qui avaient condamné Socrate à mort et s'est aperçu que cette information trouvait sa place juste après le sujet de sa propre phrase, puisqu'elle venait préciser l'identité de ce sujet. Il n'avait alors plus d'autre choix que de placer

16. Éd. A. Müller, al-Qāhira / Königsberg : al-Maṭba'a al-Wahbiyya, 1299 [1882-1884].

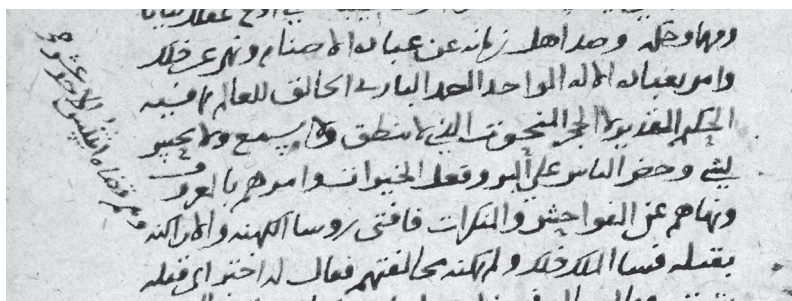


FIG. 1. – Université de Liège ms. 2232, f.17a.

cette incise dans la marge, à côté du mot où celle-ci devait trouver sa place puisque le mot qui finissait la première phrase occupait déjà la ligne suivante. Il s'agit là d'une analyse qui confirme bien que le processus d'abrègement est consécutif à la lecture progressive du texte avec des temps d'arrêt qui peuvent être identifiés avec une relative facilité.

Cette notion étant acquise, il reste à savoir si, au stade de l'abrègement, al-Maqrīzī modifiait le phrasé de sa source ou s'il se contentait de reproduire *verbatim* les phrases qui l'intéressaient. L'exemple précédent a montré qu'il était tout à fait à même de maintenir le sens du texte originel en le transcrivant de manière concise. Tel n'est pas le cas dans toutes les circonstances. Deux tendances ont été relevées selon le type de source. Pour les ouvrages essentiellement constitués de traditions prophétiques, al-Maqrīzī s'abstient d'apporter des modifications au phrasé. Il y a donc respect du dit prophétique, ce qui n'est pas étonnant. Par contre, dans d'autres cas où la source est rédigée dans une langue particulièrement fleurie, on observe une tendance à simplifier la langue de la source, en utilisant une structure de phrase plus réduite et en faisant usage d'un vocabulaire moins recherché, comme on peut le voir dans les exemples suivants, toujours tiré de la biographie de Socrate :

Ibn Abī Uṣaybi'a (p. 43)	al-Maqrīzī (ms. 2232, f. 16a)
« <i>ādāb fāḍila wa-ḥikam mashhūra</i> »	« <i>ādāb wa-ḥikam</i> »
« <i>fa-awda'ahu al-malik al-habs</i>	« <i>fa-sajanahu</i> »
« <i>taḥammudan ilayhim</i> »	

Dans le premier exemple, al-Maqrīzī dépouille les substantifs d'adjectifs mélioratifs superflus tandis que dans le second l'action

« mettre en prison » est réduite à sa plus simple expression au moyen du verbe *sajana* (« emprisonner »).

S'agissant de l'étape suivante (la rédaction), qui implique logiquement l'utilisation des matériaux collectés, on s'aperçoit que le résumé n'est pas toujours mis à profit comme on serait amené à le croire. En général, al-Maqrīzī ne fait pas de citation *verbatim* de son résumé, mais, au contraire, retourne assez souvent à la source même puisque la citation correspond exactement à ce que l'on trouve dans celle-ci. En voici un exemple frappant tiré du résumé de biographies extraites d'*al-Wāfi bi-l-wafayāt* d'al-Şafādī, auteur mamlouk mort en 1363, un matériau qu'il a recyclé dans son ouvrage consacré à la topographie du Caire, *al-Mawā'iz wa-l-i'tibār fī dhikr al-khiṭaṭ wa-l-āthār*, et qui est analysable dans deux versions (brouillon et version finale)¹⁷ :

al-Şafādī ¹⁸	al-Maqrīzī, carnet ¹⁹	al-Maqrīzī, <i>al-Khiṭaṭ</i> (brouillon) ²⁰	al-Maqrīzī, <i>al-Khiṭaṭ</i> (version finale) ²¹
« <i>wa-lam yazal muqaddam mu'azzam ilā an tawajjaha al-sulṭān ilā al-Ḥijāz</i> »	« <i>fa-lammā hajja al-Nāşir</i> »	« <i>wa-mā zāla mu'azzam ilā an tamallaka al-amīr Baktamur al-Sāqī</i> »	« <i>wa-mā bariḥa 'alā dhālika ḥattā tawajjaha al-sulṭān ilā al-Ḥijāz</i> »

Alors qu'il avait délaissé l'information selon laquelle le sujet de la biographie en question était resté dans une haute position lorsqu'il préparait son résumé, on s'aperçoit que celle-ci refait surface tant dans le brouillon que dans la version définitive – où elle est sous-entendue – de l'ouvrage où le matériau a été inséré. La version finale présente même un phrasé qui est plus proche de celui de la source. Il est indéniable que, dans ce cas, le résumé n'a d'autre fonction que de servir de mémorandum, afin de pouvoir retourner à la source plus facilement : c'est la fonction mnémotechnique des résumés et par conséquent du carnet de notes. Toutefois, dans certains cas, le résumé fournira la matière brute sans retour à la source.

17. Voir F. Bauden, « Al-Maqrīzī et al-Şafādī : analyse de la (re-)construction d'un récit biographique », *Quaderni di Studi Arabi* n.s. 4, 2009 (sous presse).

18. Éd. J. Van Ess, Stuttgart, 1974, vol. 9, p. 173.

19. Ms. 2232, f. 93a.

20. Istanbul, Sarayı Kütüphanesi, Hazinesi, 1405, 130b-131a.

21. Éd. Būlāq, 1270 [1853], vol. 2, p. 307

On peut imaginer qu'al-Maqrīzī n'a alors plus accès à la source elle-même.

La question centrale de l'agencement des informations, parfois innombrables, qui concerne le processus d'écriture en général, se pose aussi avec acuité. L'idée communément admise est que les auteurs avaient recours à des fiches qui leur permettaient d'ordonner la quantité de données avec lesquelles ils devaient parfois jongler²². La citation de la description de la méthode de travail d'Ibn Tāwūs apporte un témoignage précieux en ce sens. Cependant, le carnet de notes d'al-Maqrīzī offre en ce domaine aussi un exemple irréfutable qui apporte une réponse claire, même s'il ne s'agit que d'un hapax²³. Le folio 145 est de nos jours solidarisé au manuscrit par l'intermédiaire d'un onglet, mais un bref examen permet de conclure que ce feuillet était à l'origine volant. Son format plus petit laisse à penser qu'al-Maqrīzī l'utilisa comme une fiche, impression renforcée par le fait que les deux faces contiennent deux citations liées par le sujet, mais provenant de deux sources différentes, et que cette disposition est le résultat d'une volonté délibérée puisque, en dessous des deux textes, une partie du feuillet a été laissée vierge. Fort heureusement, le texte figurant sur ce qu'il faut bien appeler une fiche apparaît dans le brouillon de l'ouvrage consacré à la topographie du Caire déjà cité de manière assez singulière puisque le texte de la note a été recopié sur un feuillet inséré *a posteriori* par al-Maqrīzī²⁴. La raison en est simple : il ne souhaitait tout simplement pas recopier l'ensemble du cahier pour ajouter ces notes et il ne disposait pas d'assez d'espace dans les marges pour les y insérer. On comprend donc que le folio 145 du carnet de notes remplit bien le rôle d'une fiche dans cette version intermédiaire de l'ouvrage. Cette hypothèse est corroborée par un autre élément décisif : le texte figurant sur le recto est lui-même tiré du résumé qu'al-Maqrīzī fit de cet ouvrage et qui se trouve dans le carnet de notes (folio 158v^o). Il ne fait donc plus aucun doute qu'al-Maqrīzī travaillait avec des fiches pour agencer les matériaux à sa disposition.

Le *codex leodiensis* est probablement un rare exemplaire de ces carnets de notes qui nous soit parvenu pour al-Maqrīzī. Toutefois, on a peine à croire qu'il n'y en eut pas d'autres. Dans ces circonstances,

22. Pour la période antique, voir T. Dorandi, *op. cit.*, p. 33 *sqq.*

23. Voir à ce sujet, F. Bauden, « Maqriziana II », *op. cit.*, p. 91-104.

24. Istanbul, Topkapı Sarayı Müzesi Kütüphanesi, ms. 1472, f. 129 a-b.

al-Maqrīzī devait être en mesure de s'y retrouver dans ses multiples volumes de notes et savoir ce qu'il avait déjà recopié pour éviter des répétitions. Difficile de savoir comment il organisait ces volumes, s'il dressait une table des matières pour chacun d'entre eux, mais à l'intérieur du carnet lui-même, il semble qu'il se repérait parfois au moyen de manchettes²⁵ (fig. 2).

Quant à savoir s'il utilisait un système afin de savoir s'il avait déjà tiré profit d'une note, la réponse nous est, à nouveau, fournie par le carnet. On peut observer, à certains endroits²⁶, des marques placées au début et à la fin d'un texte (fig. 3).

La première de ces marques ressemble au chiffre trois en arabe. Cependant, après l'avoir rencontré dans d'autres manuscrits autographes du même auteur, parfois accolé à un autre mot (*ḡamī'uhu*, « dans son entier »), il nous a semblé plus logique de la considérer, non pas comme une abréviation, mais tout simplement comme représentant un mot que nous avons interprété comme étant l'équivalent de *nuqila* (« copié/transféré ») ; ce qui faisait sens avec le mot qu'al-Maqrīzī lui ajoutait quelquefois. Ce système, qui consistait donc à ajouter au début d'un passage un mot signifiant « ceci a été copié/transféré », lui permettait d'indiquer que le passage en question avait déjà été exploité. En outre, il est apparu que ce sigle figurait sur un document consistant en un extrait d'un registre de la chancellerie d'État à l'époque fatimide²⁷. Sachant qu'al-Maqrīzī travailla à la chancellerie dans ses jeunes années²⁸, on peut en conclure que c'est dans ce contexte qu'il apprit à utiliser cette forme stéréotypée et qu'il l'exploita dans ses propres carnets de notes (fig. 4).

Quant à la seconde marque, ajoutée à la fin d'un passage, elle apparaît presque toujours en encre rouge et a une forme qui ressemble au mot *ilā* (« jusque [sous-entendu "ici"] »). Elle permettait donc à al-Maqrīzī de savoir que, jusqu'au point indiqué de cette façon, il avait déjà tiré profit de l'information.

Enfin, le carnet de notes, couplé avec ses autres autographes et les manuscrits des sources qu'il a consultés, nous offre l'opportunité

25. On observe ce système pour un des résumés présents dans le ms. 2232 de Liège (fol. 37 v°-81 v°). Il ajoute, en marge, une brève description, en deux ou trois mots, du passage.

26. Voir les fol. 121-122, par exemple.

27. Voir G. Khan, « A Copy of a Decree from the Archives of the Fāṭimid Chancery in Egypt », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 1986, p. 439-453 ; Id., *Arabic Legal and Administrative Documents in the Cambridge Genizah Collections*, Cambridge, 1993, p. 443-450. L'éditeur n'avait pu proposer de lecture satisfaisante pour cette marque.

28. Au moins jusqu'en 790/1388. Voir al-Maqrīzī, *al-Mawā'iz wa-l-i'tibār* (éd. Būlāq), vol. II, p. 225-226.

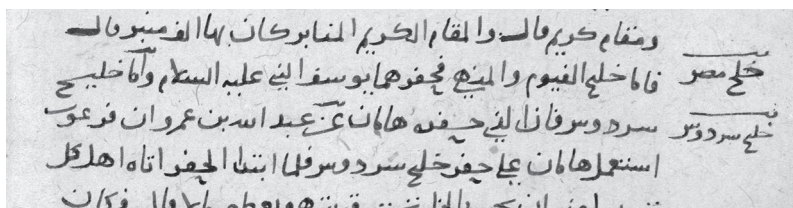


FIG. 2. – Université de Liège ms. 2232, f. 39b (exemples de manchettes).

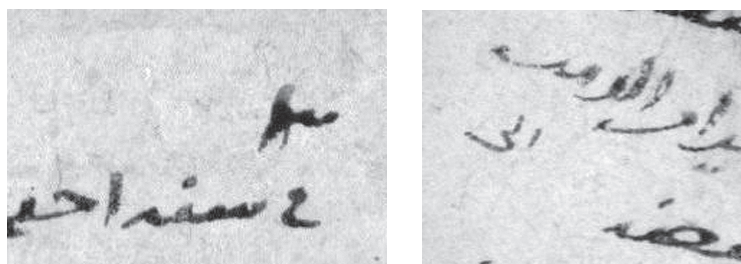


FIG. 3 et 3 bis. – Université de Liège ms. 2232, f. 96b.

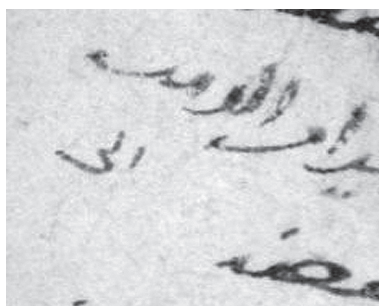


FIG. 4. – Université de Liège ms. 2232, f. 96b.

de soulever la question de la manipulation des sources dans son sens le plus péjoratif. S'agissant d'un historien ayant vécu à cheval sur les quatorzième et quinzième siècles, cette question pourrait paraître anachronique. Il n'en est rien, comme le prouvent les propos de plusieurs de ses contemporains qui portèrent parfois des jugements acerbes sur sa probité. Au XX^e siècle, D. Ayalon avait lui aussi mis le doigt sur un aspect dérangeant dans la méthode de travail d'al-Maqrīzī, mettant en cause, une fois encore, sa probité d'historien. Le savant israélien s'était particulièrement intéressé au problème de la place du *Yāsa*, le livre de lois attribué à Gengis-khan, dans la société mamlouke et au rôle que celui-ci aurait pu jouer dans les décisions judiciaires prises par les chambellans mamlouks dans des affaires auxquelles d'autres mamlouks étaient mêlés²⁹. Par leurs décisions, les chambellans auraient en quelque sorte contrevenu à la loi islamique (la *sharī'a*), faisant un usage impropre de la justice discrétionnaire réservée au souverain (la *siyāsa*). Dans son ouvrage sur la topographie du Caire, al-Maqrīzī a réservé un espace conséquent à cette question où il vilipende les chambellans de son époque et construit un discours destiné à démontrer que le *Yāsa* de Gengis-khan était même, par nombre de ses préceptes, incompatible avec la loi musulmane. Donnant une liste assez longue de ces préceptes, al-Maqrīzī fut considéré, pendant plusieurs décennies à l'époque moderne, comme une des meilleures sources sur le *Yāsa*, notamment par les spécialistes du monde mongol qui doivent faire face à une pénurie de sources sur le sujet. L'étude d'Ayalon est venue ébranler cette position dominante qu'occupait al-Maqrīzī en ce domaine. Ses arguments étaient simples : al-Maqrīzī, qui ne nommait pas sa source dans son ouvrage, avait puisé ses informations sur le *Yāsa* chez un autre auteur mamlouk très bien informé, Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī (m. en 1348). Ayalon arrivait à cette conclusion en opérant une collation entre les deux textes qui présentent en effet de grandes similitudes mais aussi, assez souvent, des différences. Non content de passer sous silence l'origine de sa source, al-Maqrīzī, selon Ayalon, avait aussi altéré, pour ne pas dire falsifié, plusieurs données fournies par Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī. Pour Ayalon, al-Maqrīzī se rendait ainsi coupable d'une imposture, même s'il ne pouvait prouver ses dires par des preuves irréfutables.

29. Voir D. Ayalon, « The Great Yāsa of Chingiz Khan : A Reexamination », *Studia Islamica* 33, 1971, p. 99-140 ; 34, 1971, p. 151-180 ; 36, 1972, p. 113-158 ; 38, 1973, p. 107-156.

Les manuscrits autographes d'al-Maqrīzī apportent cette preuve³⁰. Le carnet de notes contient en effet le résumé de la partie touchant à Gengis-khan qu'al-Maqrīzī a réalisé à partir de l'ouvrage d'Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī, confirmant ainsi l'impression d'Ayalon que c'était bien sa source pour le sujet en question. En outre, nous possédons non moins de trois versions de la section consacrée à ce sujet dans les *Khiṭaṭ*, qui représentent donc trois phases de rédaction : un premier jet conservé dans un fragment de carnet de notes conservé à Alexandrie, le brouillon et la version définitive des *Khiṭaṭ*. Ces trois phases, auxquelles s'ajoutent le résumé et le texte de la source originelle, permettent donc de suivre, presque pas à pas, tant le cheminement de la pensée d'al-Maqrīzī que l'élaboration presque machiavélique de son forfait. Sa bibliothèque nous autorise même à dater avec plus ou moins de précision à quelle date il a commis son méfait puisque plusieurs volumes de l'ouvrage d'Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī sont parvenus jusqu'à nous et portent une de ses notes de lecture datée de l'année 831 de l'hégire, correspondant aux années 1427-1428 de notre ère.

L'archéologie du savoir, telle que nous l'avons définie, permet d'étudier avec précision les circonstances dans lesquelles al-Maqrīzī a conçu ses œuvres, depuis l'acte de lecture jusqu'à celui d'écriture en passant par la réflexion qui nourrit l'historien. Elle consent même que la manière dont évolue sa pensée soit suivie pas à pas dans un cas aussi critique que celui d'un fait qu'il altéra pour mieux influencer son lecteur. Sans les nombreux témoins de l'activité intellectuelle d'al-Maqrīzī qui sont parvenus jusqu'à nous, cette analyse eût été inimaginable. Les manuscrits jouent donc un rôle de premier plan. Pour la civilisation arabo-musulmane, ils sont loin de faire défaut et on peut avancer, sans prendre de grands risques, que d'autres témoins de la méthode de travail nous ont été transmis pour d'autres auteurs. Les contemporains d'al-Maqrīzī, tels Ibn Ḥajar al-'Asqalānī ou Ibn Qāḍī Shuhba, pourraient ainsi voir leurs techniques de rédaction passées à la loupe, les résultats espérés permettant de reconstruire des processus qui ont pu être similaires ou communs. La mise en perspective des éléments de réponse pourrait ainsi conduire à une histoire générale de l'art de la composition en Islam. On entrerait ainsi dans le secret de ces auteurs.

30. Voir en particulier F. Bauden, « Maqriziana VII : Al-Maqrīzī and the *Yāsa* : New Evidence of His Intellectual Dishonesty », dans *The Mamluk Sultanate : Political, Military, Social and Cultural, Proceedings*, A. Levanoni et R. Amitai (éd.), sous presse.

*
* *

MM. Christian ROBIN, Philippe CONTAMINE et Gilbert DAGRON
interviennent après cette communication.
